Oublier, c'est trahir — Se souvenir, c'est servir

67e Année. – N° 162. Le numéro : 15 centimes. DIMANCHE 11 JUIN 1922.

Journal de Roubaix

DIRECTRICE : MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS Nord et limitrophes. 3 mois, 12.00 ; 6 mois, 23.00 ; 1 an, 45.00. France et Belgique. 13.00 ; 25.00 ; 48.00. Union postale 22.00 ; 43.00 ; 82.00.

REDACTION - ANNONCES - ABONNEMENTS

ROUBAIX : 71, Grande-Rue. Tél. 34 et 1906. Inter. 1199. TOURCOING : 33, rue Carnot. Téléph. 37. Chèques postaux 87 Lille

Un discours de M. Clemenceau à la jeunesse

Depuis le Congrès de Versailles du 17 janvier 1920, M. Clemenceau, confiné dans une volontaire retraite, ne s'était manifesté que deux fois : d'abord, par un long voyage qu'il entreprit jusque dans les Indes et qui, pour ce prodigieux vieillard presque octogénaire à l'époque, était le moyen d'attester à la fois sa persistante activité et son désir d'échapper à toutes les contingences contemporaines ; ensuite, par le discours, imprégné seulement de philosophie sereine, qu'il prononça à Sainte-Hermine, le 2 octobre dernier, devant sa propre statue que la reconnaissance de sa petite patrie, à défaut de l'autre, avait élevée.

De nouveau, M. Clemenceau vient de parler, à Nantes, cette fois, le samedi 27 mai. C'est au lycée de cette ville que, jadis, il avait fait ses études, — d'excellentes études même, comme le prouvent les prix et les distinctions qu'il obtint, et dont le proviseur actuel, feuilletant les anciens palmarès, a orgueilleusement dressé la liste. A ses morts de la grande guerre, le lycée de Nantes a voulu ériger un monument : un bas-relief de bronze, encastré dans un bloc de pierre rectangulaire, et qui représente la France, entourée des membres du corps enseignant et de leurs élèves, saluant les soldats victorieux. Ce monument est l'œuvre du sculpteur Simon Foucault, ancien élève du lycée et prix de Rome. Pour l'inaugurer, le lycée de Nantes — qui s'appelle aujourd'hui le lycée Clemenceau — a fait appel à celui de ses anciens qui l'honore le plus, heureux de cette occasion de lui offrir, une fois de plus, l'hommage d'une gratitude que, dans les heures enthousiastes et clairvoyantes qui suivirent l'armistice, la France entière ne lui marchandait pas.

Ce fut une cérémonie simple, grave et émouvante. Le recteur de l'Université de Paris y représentait le ministre de l'Instruction publique et le préfet de la Loire-Inférieure y apportait la consécration gouvernementale. Devant l'estrade où M. Clemenceau avait pris place, les enfants des écoles défilèrent, portant des fleurs qu'ils déposèrent au pied du monument. Dans un silence impressionnant, un saint-cyrien, ancien élève du lycée, lut les noms de ses 270 camarades tombés au champ d'honneur. Les tambours roulaient et les clairons sonnaient au drapeau.

Puis M. Clemenceau se leva et il parla. D'une voix claire, nette, qui portait loin, sans apprêt oratoire, avec cette familiarité primesautière qui le caractérise, il se laissa emporter par son improvisation. Il parla longtemps, et ceux qui écoutaient se sentaient gagnés par un sentiment profond d'admiration res[illegible]. Ils avaient devant eux un des hommes dont la vie fut le plus étonnamment pleine de passion combative et qu'une mystérieuse prédestination fit soudain surgir, à l'heure la plus critique de notre existence nationale, pour galvaniser les énergies et, par une volonté farouche, transformer en victoire éclatante la catastrophe que certains, déjà, pensaient inévitable. S'adressant aux jeunes gens qui l'entouraient, le grand citoyen, mêlant les souvenirs personnels, les leçons de l'histoire et les conseils de son expérience, éleva sans effort son jeune auditoire à une magnifique méditation sur la vie. Il dit la vertu de l'action, la nécessité idéale du devoir et du courage civique. Le langage qu'il tint avait une sorte de beauté antique. En relisant quelques-unes de ces phrases, on croirait entendre les sentences d'un de ces sages dont les générations humaines se lèguent la pensée substantielle. Georges Clemenceau, retiré des orages de la politique après avoir accompli sans défaillance l'œuvre qu'il s'était assignée, et venant toute simplement enseigner à ceux qui seront les citoyens de demain la façon de parcourir la route à leur tour, quelle plus saisissante et plus noble image? Voilà pourquoi nous reproduisons ici « in extenso », telle que la sténographie l'a scrupuleusement restituée, cette magnifique leçon qu'on ne peut, sans la diminuer, appeler un discours.

Messieurs les présidents des sociétés amicales, mes chers camarades de tous âges et de toutes professions, je suis venu vous apporter ici le témoignage d'une vie tourmentée, mais qui a reçu la plus belle récompense qu'on puisse rêver le jour où j'ai eu la fierté de lire mon nom sur la façade de mon lycée. Oui, j'ai passé par ce vieux lycée moisi. J'étais petit, moi aussi, au siècle dernier. En ce temps-là, les petits n'étaient pas très raisonnables. Ils avaient le nez insolent, la bouche mordante et du bon soleil dans les yeux. Ils sont devenus des hommes.

J'étais très content quand j'ai quitté le lycée, content, plus que content. On ne m'avait pas rendu bien malheureux pourtant et j'ai reconnu, plus tard, que tous les petits ennuis que j'y avais rencontrés n'étaient dus qu'à moi-même. Vous ferez de même, vous aussi. Mais, pour s'en rendre compte, il faut apprendre la grande lutte qui attend les enfants, car la vie n'est qu'un ensemble de devoirs, de luttes : lutte pour le droit de fonder une famille, de la faire prospérer et vivre ; lutte pour le droit d'aimer ceux qui nous entourent : une lutte de courage, de noblesse, de générosité.

Je ne le savais pas, comme peut-être vous ne le savez pas aujourd'hui ; je ne le sentais même pas. La vie, pour moi, était un grand jardin où on n'avait qu'à entrer pour être accueilli par des personnes aimables, disant des choses charmantes.

Je n'avais pas quitté cette vieille maison moisie, dans laquelle les professeurs étaient beaucoup plus rébarbatifs et moins accueillants que ceux d'aujourd'hui, que je suis entré dans la vie. Je n'étais pas plus méchant qu'un autre, mais je me suis aperçu bientôt qu'il y avait plus de poussées à recevoir qu'à donner quand on échappe aux soins attentifs de la famille, qu'on est seul dans ce grand Paris avec des concurrents qui se permettent, aux examens, aux concours, de passer devant vous sans votre permission.

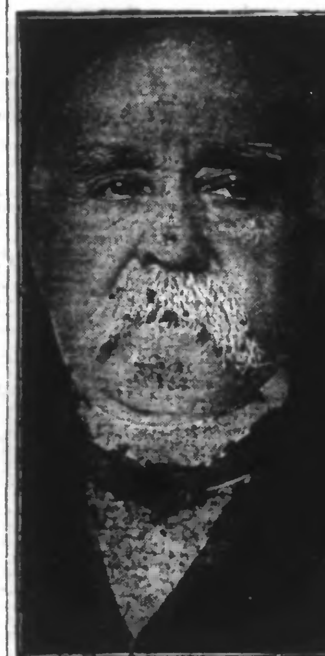
Je suis rentré en moi-même et ai cherché tout de même une... sortie pour le futur développement de mon esprit. Je suis retourné aux vieilles étagères où il y avait de vieux livres du lycée, je les ai repris et les ai relus, et alors ma pensée s'est retournée vers ces bons professeurs, ces gens qui savaient tant de choses et nous en donnaient la meilleure partie.

M. le proviseur a dit, tout à l'heure, que s'il fallait développer l'intelligence, il fallait faire l'éducation de l'intelligence et du cœur. L'intelligence est une chose précieuse. Mais il y a quelque chose qui vous conduira plus loin : le cœur, l'affection, l'amour.

Il n'y aura pas de professeurs du cœur et il n'y en aura pas besoin. Chacun de nous sait quels sont ses devoirs. Seulement, il faut être capable de les remplir ; il faut aussi avoir l'esprit de discipline.

Voilà ce que je suis venu vous dire, et quand, par-dessus vos têtes, j'aperçois la noble dalle de bronze, là-bas, et que je songe à ceux qui ont donné leur vie pour que vous soyez ici capables de leur succéder et de faire que la destinée de la France se poursuive dans la gloire et la beauté, moi aussi, je cherche à dégager de cette magnifique et glorieuse histoire une leçon de philosophie.

Sur un champ de bataille d'Amérique, pendant la guerre de l'esclavage, on inaugura un monument. Lincoln, qui présidait, dit : « Nous ne venons pas honorer nos morts qui se sont donné à eux-mêmes tout l'honneur qu'ils pouvaient avoir, *nous venons nous honorer nous-mêmes* en approchant d'eux, en leur demandant les pensées qui nous sont nécessaires pour conduire à bien notre œuvre. »



M. CLEMENCEAU

Ces paroles, en Amérique, pays déchiré par la guerre civile, avaient une portée bien différente de celle qu'elles peuvent avoir ici. Nous sommes un vieux pays, un très vieux pays ; nous avons été, nous sommes aujourd'hui, le produit de la culture grecque, dont parlait tout à l'heure M. le proviseur. Mais la culture grecque nous est venue par les Romains. Rome, elle-même, après avoir été conquise, comme disait Horace, Rome, ayant vaincu la Grèce, se l'est assimilée ; mais le fond de la beauté, du sentiment grec, ne lui *était pas propre, c'était une nation qui avait des* velléités de germanisme ; les Romains n'étaient pas des idéalistes, mais des hommes de fer, de sang, qui ont été au gouffre parce que leurs conquêtes n'avaient pas su leur inspirer de la pensée, du sentiment.

Nous sommes, nous, le produit de la culture grecque et je me demande ce qui serait arrivé si Alexandre ne s'était pas dirigé vers l'Orient. Peut-être notre histoire aurait-elle été tout autre. L'empire romain subit l'invasion des barbares qui se nommaient alors, comme aujourd'hui, les Teutons, et nous sommes nés de l'accord qui s'est fait. Lisez votre histoire ; prenez les livres qu'on vous donne, ce n'est que guerres succédant aux guerres. Nous arrivons ainsi jusqu'aux temps modernes, à travers la beauté de la Renaissance, et, depuis ce temps, nous sommes la France.

Les morts parlent, disais-je tout à l'heure, ils parlent très haut, ils nous disent leurs magnifiques espoirs. Moi qui vous parle, j'ai vécu, de 1871 à 1914, cinquante ans d'humiliation et de douleur. Je croyais bien mourir sans jamais rentrer à Metz et à Strasbourg, et puis les destinées en ont voulu autrement.

Les Allemands ont fondu sur nous de l'autre côté du Rhin. Quatre-vingt-treize hommes de science ont signé pour attester qu'ils avaient le droit de violer le territoire de la Belgique qu'ils avaient protégé de leurs signatures. Plus ils étaient hauts, plus ils se sont ravalés. Plus ils étaient grands, plus ils se sont abaissés pour jamais.

Ils se taisent aujourd'hui. Ils pourraient parler quand on accuse la France, quand on dit qu'elle veut la guerre. Ils savent bien que ce n'est pas vrai. Eh bien, pas un d'eux ne s'est levé pour dire : « J'ai trahi. » Nous nous serions alors inclinés devant la probité allemande. Ce geste nous a été refusé.

Nous avons été attaqués et je vais vous faire ma confession. Je ne croyais pas à la victoire finale. Je savais que tous nos enfants allaient verser leur sang. J'espérais que les vieux auraient leur tour. Je me disais que, comme à Waterloo, ils étaient trop nombreux et je n'étais pas sûr que les Alliés nous arrivassent !

Les Français, avant d'être aidés, ont su me rendre l'espérance et me faire rougir du doute qui était entré dans ma pensée. Je profitai de la leçon. A la tête des affaires, j'ai eu la gloire, l'honneur, le bonheur de voir que tous les Français ont fait leur devoir. Eh bien, nous sommes tous dans le même triomphe, dans la même victoire.

Nous voici arrivés à la conclusion de cette cérémonie et il y a encore une ou deux choses que je voudrais vous dire. Pardonnez-moi de vous parler sur un ton familier, mais je veux vous parler comme un vieux camarade à de jeunes amis.

Je voudrais bien savoir de quel œil vous me voyez ici? Est-ce comme un vieux hibou qu'on cloue sur une porte de grange? Eh bien, puisque le vieux hibou bat encore de l'aile et se souvient qu'il était l'oiseau de la sagesse, il voudrait vous dire une parole précise que je voudrais que vous remportiez chez vous.

C'est très beau de se jeter à l'ennemi, de laisser tous ceux qu'on aime, tous ceux qu'on chérit, mais il y a d'autres sortes de courage : il y a le courage tranquille de l'écolier qui veut apprendre, qui passe par-dessus l'ennui, les leçons du professeur, pour tâcher de se faire lui-même ; et voyez vos papas : ils travaillent, ils subissent des échecs, ils souffrent, peinent, ont des malheurs, s'efforcent de les racheter, de se refaire une vie meilleure ; on ne leur élève pas des monuments, à ceux-là, parce que chacun de nous ne demande qu'une chose : faire le bonheur des siens, de ceux qu'on aime.

Le courage du soldat ! Je suis tranquille, il n'y a pas besoin de vous l'enseigner, il appartient à votre race et vos pères l'ont abondamment prouvé ; il faut avoir celui pour lequel on ne fait pas de cérémonies, celui auquel il est tout naturel de répondre par dévouement. Voyez-vous ces professeurs? Nous étions très mauvais autrefois et ne faisions pas toujours bien ce que nous devions faire ; eh bien, nos professeurs ont une tâche ingrate. Ils tâchent de fixer les idées dans l'esprit des petits révoltés qui ne veulent pas apprendre. Je vous demande donc de les regarder comme des papas, des grands frères, comme des gens qui ne peuvent avoir pour vous que de bons sentiments.

A eux, je ne demande rien. La belle et grande Université française s'est magnifiquement développée depuis que j'étais sur les bancs de l'école. Il faut que la *discipline* règne. Vous en avez besoin, même de celle qui est injuste. Il peut arriver qu'un surveillant se trompe, mais vous en verrez bien d'autres dans la vie, et plus c'est injuste, plus vous aurez de mérite. C'est ce qu'on *dit au soldat : vous obéirez d'abord, subirez la* punition, et réclamerez ensuite.

Voilà, mes enfants, ce que je voulais vous dire. Ce n'est pas bien nouveau, mais je le ressens profondément. Je suis en état aujourd'hui de comparer ce que je sais et ce que j'ai appris le long du chemin. Il faut savoir, il y a un art pour faire toute chose, traîner une brouette, se servir du rabot, etc. Eh bien, il faut l'apprendre, il ne faut pas mépriser le travail à quelque rang qu'on le rencontre.

Vous, vous visez plus haut, au travail intellectuel. Quelques-uns d'entre vous se borneront à des acquisitions moyennes pour jouir de la vie. D'autres voudront cultiver au plus haut degré les facultés de penser. C'est pour ceux-là que je parle, parce que c'est une grande satisfaction pour moi de pouvoir retrouver mes camarades sans arrière-pensée.

Je ne peux désormais désirer qu'une chose : donner un bon conseil. Eh bien, tentez la vie.

Je ne sais pas si vous aimez vos professeurs aujourd'hui, mais je vous donne ma parole que vous les aimerez plus tard ; commencez donc dès aujourd'hui. Je veux vous citer, en terminant, cette grande parole de Socrate qui venait d'être jugé. Il avait été condamné à mort. Il ne prononça pas un discours de justification. Non! Mais il dit : « Il est temps que je rentre dans le silence. Nous allons nous quitter pour toujours, moi pour mourir, vous pour vivre, et les dieux savent qui aura la meilleure part. »

Eh bien, mes chers enfants, nous allons nous quitter, moi pour mourir et vous pour préparer la vie française. Vous pouvez le faire en travaillant, en faisant sans cesse des efforts, en devenant des hommes.

Oui ! mes chers amis, je ne reverrai sans doute plus votre lycée, mais vous vivrez dans ma pensée, dans mon souvenir. Oubliez-moi ! Retroussez vos manches et faites votre destinée !

Quand, sur cette évocation de Socrate, M. Clemenceau eut fini de parler, il y avait des larmes dans bien des yeux. Une immense, indescriptible ovation fut faite à celui qui avait su ainsi remuer les âmes. Le soir, un banquet réunissait les anciens élèves du lycée. A son issue, les regards, de nouveau, se tournèrent vers M. Clemenceau. Pouvait-il se refuser à cette prière? Il se laissa, une fois encore, aller à ses confidences. Il parla de lui, de son passé. Il rappela, avec un sourire, les attaques, les critiques qui jamais ne lui furent épargnées. Mais il se défendit moins contre elles que contre les couronnes imméritées, affirma-t-il, qu'on lui a aussi tressées : « Je n'ai rien fait d'extraordinaire : je me suis trouvé là au moment voulu, voilà tout ! » Il fit l'éloge de nos soldats : « Je suis revenu du front avec un élan supérieur à celui que je voulais leur donner. Ils me donnaient plus que je ne leur portais ! » Il ajouta : « Ma vraie récompense a été, lorsque je suis allé à l'étranger, après la guerre, quand je me suis trouvé dans des milieux qui étaient hostiles et que j'ai entendu tout le monde acclamer ma patrie, que j'ai vu tant d'enthousiasme pour mon pays; alors, j'ai senti au cœur quelque chose de chaud, dont j'ai gardé le souvenir. » Il fit également allusion à la situation politique présente : « Aujourd'hui, il faut dépenser toute notre énergie pour garder la paix. Mais il y a une limite où, pour ma part, je m'arrête : mieux vaut succomber dans l'honneur que de vivre dans la honte... Nous n'avons pas besoin de vivre glorieux. Mais nous voulons vivre dans l'honneur... Il ne faut pas que les vainqueurs puissent faire figure de vaincus. Nous voulons faire l'impossible pour maintenir la paix, mais il faut que l'on sache qu'il y a des limites que nous ne dépasserons pas ! »

Après quoi, le lendemain, à 4 heures du matin, M. Clemenceau remontait dans son automobile pour regagner Paris, comme s'il avait voulu ajouter à cette journée mémorable un suprême étonnement : celui de son endurance physique et de sa paradoxale jeunesse.

UNE SOLENNITÉ PATRIOTIQUE à Notre-Dame de Paris

organisée par les Comités constitués pour élever des monuments commémoratifs sur les champs de bataille

Paris, 10 juin. — Des Comités se sont constitués en vue d'élever des monuments commémoratifs et des ossuaires sur les champs de bataille de Notre-Dame de Lorette (Artois), Dormans (Marne), Douaumont (Verdun) et de l'Hartmannswillerskopf (Alsace).

Ces Comités se sont groupés sous le patronage du maréchal Pétain et sous la présidence du général Maistre, membre du Conseil supérieur de la guerre.

Cet après-midi, ils ont fait chanter en l'église métropolitaine de Notre-Dame de Paris, et sous la présidence de Mgr Dubois, cardinal-archevêque de Paris, un « Te Deum » solennel.

Le Président de la République s'était fait représenter par le général Lasson.

Le ministre de la guerre et le ministre de la marine s'étaient également fait représenter.

Le corps diplomatique assistait à cette grandiose cérémonie.

Dans le chœur, entourant le cardinal-archevêque de Paris on remarquait le cardinal Luçon, archevêque de Reims, les évêques d'Arras, de Châlons, de Verdun et de Strasbourg, qui font partie des Comités des monuments commémoratifs.

A trois heures retentirent les premières note du « Te Deum », de Berlioz, qu'exécutaient *300 musiciens et 250 choristes*, sous la direction de M. Victor Charpentier.

Il fut suivi du « De Profundis » et du salut, chantés par la maîtrise de Notre-Dame, dirigée par M. l'abbé Renault.

Enfin, la « Marche Solennelle » pour la présentation des drapeaux — lesquels étaient groupés aux abords de la table de communion — fut exécutée par la musique, les clairons et les tambours de la Garde Républicaine, avec l'orchestre et les orgues.

La Foire-Exposition d'Orléans

La visite de M. Dior, ministre du Commerce

Orléans, 10 juin. — M. Dior, ministre du Commerce, a visité aujourd'hui la Foire-Exposition de l'Orléanais.

Le ministre du Commerce a été reçu par la municipalité d'Orléans.

Un banquet de 160 couverts a été offert, à midi, au ministre, qui a prononcé un discours très applaudi.

Chronique Parisienne

La saison théâtrale « bat son plein » pour employer l'expression consacrée. Jetez les yeux à la dernière page des journaux quotidiens, et vous serez quasi épouvanté du nombre des théâtres, music-halls, cafés-concerts sans cesse croissants (sans préjudice des cinémas). Et tout cela, paraît-il, est archiplein, regorge — et l'on « refuse du monde » — autre expression non moins consacrée.

Et cependant, une mère de famille, une heureuse mère de deux garçons en vacances pour les fêtes de la Pentecôte, et de deux grandes jeunes filles, se lamentait de ne savoir à quel spectacle les conduire. Ce n'est point, comme l'on pourrait croire, l'abondance de biens qui causait son embarras, mais au contraire la pénurie d'œuvres, sinon destinées spécialement à la jeunesse, du moins susceptibles d'être mises sous leurs yeux. « Où les conduire! gémissait-elle. Pas une pièce propre et intéressante! »

Cette dame exagérait. Il y aura toujours au Théâtre Français, à l'Odéon, des spectacles classiques, dont ne se lasseront jamais ni les grandes personnes, ni les enfants, car le génie a ceci de particulier, qu'il est de tous les temps et pour tous les âges. Et il est bien rare qu'il y ait dans un chef-d'œuvre, quelque chose de choquant. La beauté et la grandeur sauvent tout, et j'ajouterai que rien de ce qui est beau ne saurait être ennuyeux.

Mais à part ces chefs-d'œuvre classiques, je reconnais qu'il est difficile de trouver actuellement une pâture intellectuelle qui convienne à la jeunesse — aussi bien en fait d'ouvrages littéraires que de spectacles. — Trop souvent, croyant bien faire, on tombe dans la mièvrerie, et les romans à l'eau de rose, destinés « aux jeunes filles », renferment souvent plus de pièges et sont plus remplis de dangers que nombre d'ouvrages réalistes. Ils ont le grave inconvénient de fausser leur imagination, et de leur donner une idée de l'existence — laquelle, hélas! n'est point un roman, il s'en faut! — erronée, douceâtre, sentimentale... bêbête, passez-moi l'expression, qui les jette désarmées devant les réalités de la lutte pour la vie.

Qu'est-ce que ces histoires, comme j'en ai vues par douzaine, où la jeune institutrice, à la fin du volume, épouse infailliblement le fils de la maison, — où la dactylographe, non moins infailliblement, se fait aimer pour le bon motif, par le directeur de l'usine ou de la maison de commerce? Qu'est-ce encore que celle-ci, où la jeune fille, enfermée dans un village, où soignant au fond d'une maison de retraite une vieille tante paralysée — cette dernière m'est tombée sous les yeux pas plus tard que la semaine dernière — rencontre en allant à la messe, un beau jeune homme — ils sont tous beaux dans ce genre de romans — venu par hasard excursionner, et retenu par « une panne d'auto », visitant l'église, seul monument à voir, croise devant le bénitier, la nièce dévouée, reçoit le coup de foudre, la suit, demande sa main, et lui révèle qu'il est le propriétaire d'une mine de pétrole et multi-millionnaire.

Qu'un fait de ce genre se produise de fois à autre, je n'y vois rien d'impossible. Mais le conter comme chose toute simple, toute naturelle, à quoi peuvent s'attendre toutes les jeunes personnes qui remplissent le rôle de demoiselle de compagnie ou de garde-malade, je prétends que c'est commettre presqu'une mauvaise action. D'autant que ce ne sont pas, il va sans dire, les esprits fermes, les jugements droits qui se laisseront prendre à ces chimères, mais bien celles qui ont déjà tendance aux idées romanesques et à laisser courir la folle du logis. Pourquoi préparer des déceptions et jeter peut-être hors de la voie, de pauvres jeunes filles qui, la tête encombrée de billevesées, passeront à côté de leur destin, dans l'attente du héros fabuleux dont toute cette littérature sucrée leur a donné la folle espérance? Un grand écrivain a dit très justement et humoristiquement : « Des femmes auteurs se sont consacrées à la confection de romans où nos jeunes filles se promènent dans des palais de caramel entourés de plate-bandes faites de myosotis et de fleurs d'orangers! »

Le pis est que ce sont nos jeunes filles pauvres, hélas! qui sont tentées de faire cette promenade — les autres n'en ont pas besoin. — Et à errer parmi les fleurs, on risque de perdre sa route et de se trouver soudain, le cœur, la cervelle et l'estomac vides, dans des régions qui n'ont rien de fleuri, ni de romantique!

Charlotte CHABRIER.

OFFRANDE

Etre jeune, être fort et se savoir aimé ;
Aimer aussi d'amour, pur, profond, enflammé;
Avoir vingt ans, sentir le bonheur vous sourire;
Agir, rêver, créer; chercher, trouver, écrire;
Etre un jeune homme ardent, plein de vie et de foi;
Avoir la vérité pour mobile et pour loi;
Poursuivre un idéal de lumière et de force;
Ne pas céder au mal, à sa subtile amorce;
Répudier tout ce qui déprave le cœur:
Ainsi que Parsifal, marcher droit et vainqueur,
Sachant qu'un saint pouvoir vous guide et vous protège,
Parmi les désirs fous dont le charme est un piège;
Evoquer à vingt ans un splendide avenir.
. . . .
Et puis, et puis, soudain voir le ciel se ternir,
La France ayant crié : « Venez, vous tous! Je souffre.
Un sanglant cauchemar à mes pieds ouvre un gouffre,
Enfants, à moi! Je meurs si vous ne venez pas. »
A l'appel du tocsin, s'élancer à grands pas,
Aller offrir son front et sa jeune poitrine,
A cette mère, épris de sa gloire divine;
Comme un hardi marin vers le phare du port
Courir sans hésiter s'il le faut vers la mort;
En face du danger, dresser toute sa taille;
N'avoir jamais failli dans aucune bataille,
Etre sûr que, la France, on la sauve, vaillant!
Et pour Elle blessé, mourir en souriant...

A. Lafaix-Gontié.

CONSEIL DE CABINET

Paris, 10 juin. — Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis en Conseil de Cabinet ce matin, au ministère des Affaires étrangères, sous la présidence de M. Poincaré.

M. Poincaré a rendu compte de la situation extérieure.

Le Conseil a procédé à l'examen des affaires courantes.

M. Peyronnet, ministre du Travail, a été désigné pour représenter le gouvernement le 25 juin, à l'inauguration du monument commémoratif de Montmirail (Marne).

AUX ASSISES DE LA SEINE

UNE ÉMOUVANTE AUDIENCE

Le président, ayant fait sortir Mme Bessarabo, adjure sa fille de parler

Mais Mlle Paule Jacques garde son secret :

« Ma mère ne veut pas que je parle », déclare-t-elle.

Paris, 10 juin.

A midi et demi, un peu avant l'ouverture de cette troisième audience, les gardes introduisent les deux accusées qui, aussitôt, se penchent sur la barre et s'entretiennent avec leurs avocats.

Mme Bessarabo, levée, regarde la salle, assez clairsemée, du reste, et tire quelques papiers d'un grand sac à main qui ne la quitte jamais.

A ce moment, la cour fait son entrée et M. Gilbert s'adresse tout de suite à Mlle Paule Jacques.

L'INTERROGATOIRE DE Mlle PAULE JACQUES

— Lorsque vous attendiez à la gare du Nord avec votre mère, un chauffeur aurait remis à votre mère un papier émanant de M. Weissmann enjoignant à votre mère d'envoyer la malle à Nancy. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Mlle Paule Jacques, droite, les mains gantées de gris sur la barre, ne répond pas.

La scène d'hier va-t-elle recommencer? L'attention est générale.

— Est-il bien exact que ce billet, qui était faux, ait été libellé par vous?

Pas de réponse.

— Reconnaissez-vous, insiste M. Gilbert, l'avoir dit? Reconnaissez-vous avoir fait des déclarations de ce genre au juge d'instruction?

— Je reconnais, répond enfin Mlle Paule Jacques, l'avoir dit au juge d'instruction.

— Reconnaissez-vous, aujourd'hui, avoir écrit vous-même ce billet?

— Je ne le reconnais pas.

— Eh bien, reprend M. Gilbert, MM. les jurés apprécieront. Vous connaissez les diverses versions que vous avez données et vous savez aussi que les experts ont conclu que ce billet devait vous être attribué plutôt qu'à votre mère. Ainsi, à côté de vos premiers aveux que vous rétractez aujourd'hui, il y a les affirmations des experts.

Mme Bessarabo intervient et répond pour sa fille

Mme Bessarabo se lève et vient au secours de sa fille.

— Ce n'est pas ma fille qui a pu faire ce faux! Ce n'est pas possible puisque c'est moi qui ai reçu ce billet à la gare du Nord. Si j'ai fait de prétendus aveux, ajoute-t-elle, c'est parce qu'un inspecteur, de la part de M. Bonin, m'avait promis la mise en liberté de ma fille si je faisais des aveux. Alors j'ai avoué ce que l'on a voulu. Pourquoi donc l'accusation fait-elle état de ces prétendus aveux?

— Parce qu'ils concordent avec la vérité, réplique M. Gilbert.

L'interrogatoire, commencé avec Mlle Paule Jacques, se continue, une fois de plus, avec Mme Bessarabo. Mlle Paule Jacques se rassied.

— Mais enfin, dit le président Gilbert énervé, vos aveux, ceux de votre fille à ce sujet sont précis.

— Ces soi-disant aveux ont été prononcés pour sauver ma fille.

A ce moment, le président demande à Mlle Paule Jacques si elle a bien déclaré au juge d'instruction qu'elle avait frotté le plancher, le lundi 2 août 1921, square Labruyère, pour effacer les traces de sang.

Me DE MORO-GIAFFERI

Mlle Paule Jacques hésite, répond mal ou à côté, si bien que l'avocat général lit la version faite spontanément par Mlle Paule Jacques à M. Bonin.

Dans cette partie du dossier, Paule Jacques reconnaît qu'elle écrivit le billet sous la dictée de sa mère et qu'elle frotta le parquet.

— Qu'avez-vous à dire? insiste le président.

Et comme Paule Jacques se tait.

— Ah ! je comprends que vous soyiez gênée, poursuit M. Gilbert. Votre attitude silencieuse est terriblement éloquente. Paule Jacques, elle accuse votre mère autant que des paroles.

Paule Jacques ne bouge pas.

On entend Mme Bessarabo qui, joignant les mains, dit : — Oh! Monsieur le président.

Et elle part dans une série d'explications sur la journée de Montmorency.

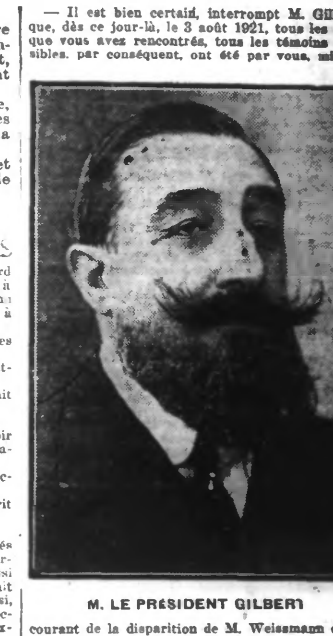
Le président ramène tout le monde à la question en posant une question à Paule Jacques.

— C'est bien ce jour-là que vous êtes allée chez M. Georges Pillement, qui devait être le principal employé de votre mari?

C'est encore une fois Mme Bessarabo qui se hâte de répondre.

— Il y a longtemps que mon mari présentait M. Georges Pillement comme son principal employé

— Il est bien certain, interrompt M. Gilbert, que, dès ce jour-là, le 3 août 1921, tous les gens que vous avez rencontrés, tous les témoins possibles, par conséquent, ont été par vous, mis au courant de la disparition de M. Weissmann de la façon que vous vouliez qu'ils le fussent.



M. LE PRESIDENT GILBERT

Le président fait sortir Mme Bessarabo

L'audience marchait tout doucement, lorsque le président, voyant le silence continu de Paule Jacques, décide tout d'un coup, s'adressant à Mme Bessarabo, qui l'interrompt souvent :

— Ecoutez, je ne vous interroge pas, vous allez donc sortir quelques instants.

Et les gardes font sortir Mme Bessarabo qui se retire très raide.

Le président interroge alors Mlle Paule Jacques, qui a pris la place de sa mère.

— Qu'avez-vous à dire, Paule Jacques, sur les diverses versions que vous avez faites à l'instruction?

— Je n'ai rien à dire, répond Paule Jacques. Je reconnais que j'ai fait plusieurs déclarations, c'est tout.

Alors, doucement, lentement, le président Gilbert, devant ce visage encore fermé et hostile, relit les rétractations de Paule Jacques.

Et il adjure Mlle Paule Jacques de parler et "d'aller jusqu'au bout"

Le 4 mars 1920, le 26 mai 1920, on voit des choses si différentes. Paule Jacques, que l'on sent bien que ces rétractations, pour suivre votre mère, vous ont été très pénibles. Aujourd'hui, je vous adjure de parler. Quand on a prononcé cette parole aussi grave que celle que vous avez prononcée, hier, on doit aller jusqu'au bout.

— Vos paroles faisaient allusion à un mystère, à un secret. Elles doivent être éclaircies. Sinon, nous croirons à une nouvelle combinaison entre votre mère et vous.

Mlle Paule-Jacques, droite, hésitante se tait, puis:

— J'ai demandé à ma mère de parler hier. Ma mère n'a pas voulu. (Long mouvement.)

Le président. — Aujourd'hui vous ne voulez pas parler. Mais vous ne comprenez donc pas combien est grave votre attitude.

Un long silence, puis: « Si ma mère ne veut pas que je parle, je ne puis rien dire. Que ma mère parle. »

— Réfléchissez, insiste M. Gilbert. Précisez ce secret auquel vous faisiez allusion hier.

Alors, d'une voix à peine distincte, Mlle Paule-Jacques répond: « C'est à l'infirmerie de Saint-Lazare. Ma mère m'a dit la vérité. »

— Quelle est donc cette vérité? Parlez, Paule-Jacques, parlez.

La jeune fille hésite à chaque phrase et l'on entend: « M. le Président, ne pourrais-je pas parler d'ici à la fin des assises? »

— Non, ce serait trop tard. Parlez tout de suite, reprend M. Gilbert plus pressant.

Me de Moro-Giafferi se lève et mêle ses adjurations à celles de M. Gilbert.

"Ma mère ne veut pas que je parle" déclare l'accusée, qui garde son secret

— Précisez maintenant s'il y a un mystère dans cette affaire dites-le! dit Me de Moro-Giafferi.

— Voulez-vous parler, Paule-Jacques? reprend le président.

— Ma mère ne veut pas que je parle! dit lentement la jeune fille. (Sensation.)

— Nous le regrettons, dit M. Gilbert d'une voix aussi lente.

— Je vous jure que c'est très intéressant, mais je ne puis pas, reprend Mlle Paule-Jacques.

— Encore une fois voulez-vous parler? recommence le président.

Un long silence de nouveau: « Je ne puis pas, ma mère ne veut pas. »

— Bien, faites rentrer la veuve Bessarabo, décide M. Gilbert découragé.

Mme Bessarabo reprend sa place...

Les gardes introduisent l'accusée et elle va reprendre sa place.

Le président s'adressant à elle lui dit: « La loi m'ordonne de vous mettre au courant. Votre fille que j'ai adjurée de parler, n'a pas parlé, parce que vous le lui aviez défendu. Et vous, pouvez-vous parler?

...et déclare qu'elle est innocente

Alors Mme Bessarabo se tourne vers les jurés et d'une voix précipitée:

— Si je vous disais, monsieur, que j'ai tué, ce serait fini, n'est-ce pas? Vous auriez une coupable. Mais je ne puis pas vous dire cela, puisque ce n'est pas vrai. Ah! messieurs, si j'avais tiré sur mon mari, je vous l'aurais dit. (Sensation.) Mais je ne peux pas vous le dire, ce ne serait pas vrai. Ma fille ne peut pas accuser quelqu'un. Elle ne sait rien... Mais torturer ma fille pour lui faire avouer ce qu'elle ne sait pas! Oh! c'est